

Le texte suivant est tiré de *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXIII, n° 1-2, 1993, p. 337-356.

©UNESCO : Bureau international d'éducation, 2000

Ce document peut être reproduit librement, à condition d'en mentionner la source.

ÉRASME

(1467?-1536)

Jean-Claude Margolin¹

Que les initiateurs du programme "Erasmus", qui rassemble depuis quelques années un nombre sans cesse croissant d'étudiants et de professeurs d'Europe autour d'un thème de réflexion ou de recherche, aient choisi d'emprunter le nom du célèbre humaniste hollandais, n'est assurément pas une fougade administrative. Mais comme Érasme lui-même, en dépit de la notoriété de son nom, du titre de l'un de ses ouvrages (*Éloge de la Folie*), sans parler des deux portraits que nous en a légués Holbein le Jeune, est plus souvent cité qu'il n'est lu, et que sa vie et ses travaux restent pour beaucoup enveloppés de brume, il ne nous paraît pas inutile de souligner quelques points forts de cette destinée exceptionnelle, en un temps qui en comptait pourtant bien d'autres.

Survол d'une vie et d'une oeuvre

Destinée exceptionnelle, sinon étrange en effet que celle de cet enfant sans nom, né dans des conditions obscures, sinon infamantes, d'un père prêtre qui avait séduit la fille d'un médecin de Zevenbergen, du nom de Geert. Né à Rotterdam en 1467 (ou 1469, 466, 1468 selon les sources), il devait, quelques décennies plus tard, illustrer sa ville qui n'était en cette dernière partie du XV^{ème} siècle qu'une petite bourgade de pêcheurs, en accolant son nom au sien : l'obscur fils de Geert (en hollandais "le désiré") se fera glorieusement connaître sous le nom de Desiderius Erasmus Roterodamus, et par la suite sous celui de "prince des humanistes"².

Cette notoriété pose à l'historien des idées davantage de questions qu'elle n'apporte de réponses : Érasme (appelons-le désormais sous le nom qu'il s'est donné, usant d'un verbe grec qui signifie "aimer", et où l'on peut déceler un besoin d'aimer et d'être aimé) ne fut ni un meneur d'hommes ni un grand philosophe ; il n'a pas été, comme Luther, Zwingli ou Calvin, un fondateur de religion ; il a échappé à toutes les persécutions à une époque de guerres civiles et extérieures, de révolutions religieuses, où ses meilleurs amis périrent sur le champ de bataille ou sous la hache du bourreau, victimes de leur engagement, comme son meilleur ami Thomas More, l'auteur de *l'Utopie*³, qui fut chancelier d'Angleterre avant d'être décapité à Londres en juillet 1535. Érasme a écrit toutes ses œuvres en latin, langue de l'élite européenne de l'époque ; c'est dire qu'il écrivait seulement pour quelques milliers de personnes. Qui, aujourd'hui, hormis quelques universitaires et étudiants, pourrait prétendre lire Érasme dans le texte? Il est vrai que cet homme, qui ne parlait le hollandais ou l'allemand qu'à des aubergistes ou à sa servante, souhaitait que les textes les plus importants (comme le *Nouveau Testament*, dont il donnera une version latine originale⁴ fussent traduits dans les langues modernes, afin, dit-il, "que le laboureur à sa charrue ou le tisserand à ses navettes puissent prier Dieu dans une langue qui leur fût intelligible"⁵. Aujourd'hui le vœu d'Érasme est exaucé au-delà de ses espérances, bien qu'il reste encore beaucoup à faire : la plupart de ses œuvres sont traduites dans de nombreuses langues. Pour ne prendre qu'un exemple, *l'Éloge de la Folie*, sermon ironique, parfois pathétique de Dame Folie (qui sert d'interprète à Érasme lui-même), peut être lu, dans sa propre langue et en livre de poche, par l'étudiant le plus désargenté partout dans le monde.

Enfant malingre et d'une extrême sensibilité - toute sa vie, il sera tributaire de ce qu'il appelle son "corpuscule"⁶ -, Érasme fréquente d'abord l'école de Peter Winckel à Gouda, puis celle du chapitre de la cathédrale d'Utrecht où il est enfant de chœur, enfin - vers neuf ou dix ans - celle, célèbre alors, des Frères de la Vie Commune de Deventer qui, dans les années 1480-85, est l'un des premiers foyers de l'humanisme aux Pays-Bas, où l'on apprend à concilier l'enseignement des maîtres gréco-latins et celui du christianisme, mais un christianisme débarrassé des "scories" scolastiques et formalistes du Moyen-Age. Les Pays-Bas font alors partie de l'Empire des Habsbourg, et plus particulièrement, avec la Franche-Comté, du "cercle" de Bourgogne. Dans cette mosaïque que constitue alors le Saint-Empire, Érasme est donc sujet de Charles de Bourgogne, devenu Carlos, roi d'Espagne, puis l'Empereur Charles-Quint. On se souviendra de ce fait quand, dans son amour de la paix, il adressera aux deux ennemis, François Ier et Charles-Quint, d'audacieuses "remontrances".

Après la mort de ses parents, le jeune Désiré est confié à trois tuteurs qui s'empressent de l'envoyer à Bois-le-Duc, dans une école médiocre, "désuète", où l'adolescent avouera "avoir perdu son temps". Fuyant la peste, il revient à Gouda. En 1487, il croit avoir trouvé sa vocation au couvent des chanoines augustins de Steyn où il prononce un peu plus tard ses vœux. Mais son enthousiasme est mitigé ; il verra surtout dans ce couvent le cadre qui convient à sa nature méditative et à sa soif de culture ; il y nouera aussi de solides amitiés, surtout avec un jeune moine, Servais Roger, qui en deviendra prieur.

Ordonné prêtre le 25 avril 1492, il quitte Steyn pour devenir secrétaire de l'évêque de Cambrai, Henri de Bergen. Il se rend à Paris en 1495. D'abord pensionnaire de l'austère collège de Montaigu, il vivra ensuite de manière indépendante, en donnant des leçons de latin aux fils de riches familles bourgeoises ou aristocratiques d'Angleterre et d'Allemagne ou en rédigeant des manuels scolaires qui deviendront plus tard des "livres du maître", que certains pays et certaines écoles - telles St Paul's School ou Eton College - conserveront des siècles durant. Bien qu'il n'ait encore rien publié, sa réputation est déjà établie dans les milieux humanistes de Paris comme "orateur" et "poète". En 1499 - il a au moins trente ans - un de ses élèves, le riche Lord William Mountjoy⁷, l'emmène en Angleterre. Sa destinée prendra alors un tournant décisif à la faveur des relations d'amitié ou d'estime qu'il nouera là avec les personnages les plus influents de l'époque : il est invité par la famille royale, devient l'ami du théologien d'Oxford, John Colet⁸, futur doyen de la cathédrale Saint-Paul de Londres, fera la connaissance de Thomas More⁹, et par la suite celle de grammairiens, de savants et de théologiens d'esprit réformiste. Découvrant l'Angleterre et y appréciant la qualité de l'accueil qui lui est réservé, Érasme se découvre lui-même : prenant conscience de sa valeur, il se fixe un programme ambitieux de travail selon les deux idéaux qui gouverneront désormais sa vie : mettre les chefs-d'œuvre de l'antiquité gréco-latine à la portée des adolescents qui ont les moyens intellectuels et matériels de fréquenter les écoles "latines" ou d'entretenir un précepteur à domicile ; mettre à la portée de tous les fidèles - et d'abord de ceux qui ont la charge de leur direction spirituelle - la richesse de la Bible et de la patristique. A cet effet, il devra se mettre au grec de façon intensive, et à l'hébreu, qu'il n'arrivera pourtant jamais à maîtriser véritablement. Bien des publications et des traductions jalonneront sa vie de labeur¹⁰ qu'un de ses célèbres adages¹¹, ainsi qu'un tableau d'Holbein, apparemment aux travaux d'Hercule. Par traductions, il faut naturellement entendre des traductions du grec en latin, puisque le grec, connu d'une poignée de doctes - surtout depuis l'afflux des Grecs de Byzance en Italie et en Europe occidentale - n'était pas, sauf rares exceptions, une langue que l'on parlait ni n'écrivait couramment.

A son retour sur le continent en 1500, les œuvres les plus marquantes qu'il devait rédiger répondent aux deux exigences qu'il s'est fixées en Angleterre. Il commence par publier à Paris 818 *Adages*¹², proverbes tirés principalement de l'antiquité gréco-latine et commentés d'un point de vue grammatical, littéraire, historique et même religieux. En quelque trente ans,

ses adages ne feront que croître en nombre - plus de 4.000 dans l'édition de 1536 - et la plupart en longueur, comme ce fut le cas pour les Silènes d'Alcibiade, "Festina lente", le Scarabée pourchassant l'aigle, ou "Dulce bellum inexpertis", autrement dit, la guerre est douce pour ceux qui n'en ont pas l'expérience. Mais, plus encore que le nombre ou la longueur de certains adages dont quelques-uns sont devenus de véritables essais philosophiques, sociaux ou religieux, il faut relever leur caractère de plus en plus personnel. Une fois expliqué dans ses origines historiques ou mythiques et dans sa structure linguistique, le proverbe latin ou grec qui figure en titre (l'homme est un loup pour l'homme, plus riche que Crésus, l'âne à la lyre...), sert de prétexte à des "divagations" de toute nature, donnant ainsi lieu ici à un essai pittoresque et fantaisiste, là à la critique d'une institution sociale ou religieuse, ou encore à la formulation d'idées audacieuses en matière de relations humaines. Trois ans plus tard, il publie à Anvers ¹³ un *Enchiridion militis christiani*, ou "Manuel du soldat chrétien", avec un jeu de mots sur le terme grec *enchiridion*, qui signifie d'abord poignard, et ensuite seulement livre familial, à portée de main. Il s'agit de conseils adressés à un chrétien pour se défendre - avec son "poignard" spirituel - contre les tentations du "monde", mais aussi de vues personnelles et hardies pour une réforme intérieure de l'Église, où l'esprit de l'Évangile redeviendrait central, excluant les pratiques purement extérieures, le culte excessif des saints, les formulaires désuets, les disputes et les ratiocinations. A tout prendre, il s'agit là d'un essai théologique, fortement inspiré de saint Paul, mais aussi de Platon et d'Origène, et dans lequel s'esquisse déjà un ensemble de préceptes et de comportements selon l'esprit de l'Évangile, ce qu'Érasme appellera plus tard la "philosophie du Christ".

Jusqu'à sa mort à Bâle, en juillet 1536, Érasme sera forcé, pour diverses raisons, de mener une vie errante - ses ennemis, Luther le premier, après leur rupture dans les années 1524-1525, le traiteront de "errans mus", c'est-à-dire "rat vagabond" - séjournant tantôt à Louvain, tantôt à Venise ou Rome, plus longtemps à Bâle ou à Fribourg-en-Brisgau ou bien encore à Paris, Orléans ou Lyon.

C'est ainsi que, fuyant la peste qui sévit à Paris au début de l'année 1500, et devant retourner au couvent de Steyn après plusieurs années de congé, il revient aux Pays-Bas ; mais c'est surtout pour y solliciter une nouvelle année de liberté afin de poursuivre ses études hors du cloître. A Tournehem, non loin de Saint-Omer, il entreprend auprès de son ami Jacques Batt, des études "héroïques" de grec ¹⁴ Mais il forme aussi de nouveaux projets de voyages : Angleterre? Paris? Italie? L'Italie le hante depuis des années, car elle représente pour lui, comme pour tous les humanistes, le berceau de la latinité, Rome étant celui du christianisme.

A Saint-Omer, il rencontre le théologien Jean Vitrier ¹⁵, virulent prédicateur, qui fulmine contre les maisons religieuses non réformées, la paillardise des moines et autres gens d'Église, le culte des saints et des images. C'est chez lui qu'il puise nombre d'idées et de thèmes qui illustrent son *Enchiridion*, évoqué plus haut. Plus tard, à la mort de ce franciscain, Érasme composera l'un de ses plus beaux éloges funèbres, dans un parallèle avec John Colet, tous deux ayant disparu peu de temps l'un après l'autre. On en trouve le texte dans la lettre 1211 de l'*Opus Epistolarum*, publié par P.S. Allen ¹⁶ lettre adressée en juin 1521 "de la campagne d'Anderlecht" ¹⁷ à Josse Jonas, recteur de l'Université d'Erfurt.

A l'automne de 1502, Érasme s'installe à Louvain, travaille intensément et achève ses premières traductions du grec, notamment Lucien et Euripide. Sujet des Habsbourg, il sera amené à prononcer en janvier 1504, devant une brillante assemblée, le *Panegyrique* de Philippe le Beau, souverain d'Espagne. Il met à profit ce discours académique pour faire aussi l'éloge de la paix. L'été de la même année, il découvre à Louvain, dans la bibliothèque du couvent du Parc, un manuscrit de l'illustre Lorenza Valla ¹⁸ qui suggérait d'apporter des corrections à la Vulgate par collationnement avec le texte grec. Cette découverte, qui va bien au-delà du seul intérêt philologique ou historique, sera le point de départ de ce que nous pouvons appeler le biblisme d'Érasme, c'est-à-dire son exégèse biblique, l'un des piliers les

plus solides de sa "philosophie du Christ"¹⁹. Érasme cherchera obstinément à "réconcilier" les "bonnes lettres" et la théologie dans la perspective de Valla, c'est-à-dire à partir du texte grec de la traduction des Septante, faite d'après l'hébreu, et non de la traduction latine traditionnelle connue sous le nom de Vulgate. Ce travail de recollation de manuscrits, de correction de la Vulgate, de traduction et de commentaires (ou "annotations") aboutira douze ans plus tard à la première édition du Nouveau Testament (*Novum Instrumentum*)²⁰ qu'il dédiera au pape humaniste Léon X, mais dont les hardiesses philologiques et exégétiques lui vaudront les violentes critiques de théologiens traditionalistes des Universités de Paris, Louvain et Salamanque ainsi que de bien d'autres savants.

Valla, qui était aussi l'auteur des *Élégances de la langue latine*²¹, a su aussi combler l'autre désir de l'humaniste hollandais, celui qui anime le second volet de son programme : redonner à la langue latine sa pureté. Il publiera même un résumé et un commentaire de ces *Elégances*.

Evoquons pour mémoire les nombreux séjours d'Érasme - qui décidément fait tout pour ne pas regagner son couvent - à Paris et en Angleterre, ses contacts professionnels, et parfois amicaux, avec les imprimeurs Badius et Martens, et arrêtons-nous sur son voyage en Italie où il séjourne entre août 1506 et l'été de 1509. Ce voyage marque une autre étape fondamentale de la vie d'Érasme, comme de son évolution intellectuelle et spirituelle, particulièrement sa période vénitienne auprès du célèbre imprimeur Alde Manuce²² et de son Académie, fréquentée principalement par les savants grecs venus de Byzance, détenteurs de très nombreux manuscrits inédits. C'est à Venise qu'Érasme, non seulement affinera sa connaissance de la langue et de la littérature grecques, mais enrichira considérablement son volume d'*Adages*, notamment par les auteurs grecs dont les académiciens lui fournissent les manuscrits. Par contraste, le séjour à Rome est bien moins exaltant : le luxe de la cour pontificale, la magnificence et la richesse des cardinaux, les mœurs détestables de trop nombreux prélats lui paraissent en contradiction flagrante avec l'humilité prêchée par l'Évangile et la pauvreté du Christ²³. Que penser d'un pape guerrier, Jules II, qui marche, casqué et cuirassé, à la tête de ses troupes? Un pamphlet anonyme - que les historiens attribuent à Érasme - intitulé *Julius exclusus a coelis*²⁴. (Jules interdit à la porte du ciel) dit tout le mépris dans lequel l'auteur tient le pontife. C'est pourtant ce même Jules II qui avait accordé à Érasme une dispense fort utile et qui avait fait appel à Bramante et à Michel-Ange pour la construction et la décoration de Saint-Pierre de Rome! Mais Érasme était peu sensible à ce type de beauté ou de puissance artistique.

Repasant les Alpes du côté suisse, en juillet 1509, pour se rendre par petites étapes en Angleterre où l'appelle le nouveau roi, le jeune Henri VIII, Érasme affirme avoir composé *L'Éloge de la Folie*²⁵ "à cheval". En réalité, il rédigea ce texte étincelant d'esprit et tissé de paradoxes à la fin de l'été, dans la maison londonienne de son ami More à qui il le dédie. Par une pirouette d'humour, le titre grec de l'œuvre, *Encomium Moriae*²⁶, fait un jeu de mots sur le nom de *Morus* en sorte que "l'éloge" est aussi celui de More. Il restera près de trois ans en Angleterre, avec de brefs voyages d'affaire sur le continent. Il donnera des cours de grec et de théologie à l'Université de Cambridge²⁷ dont son ami, John Fisher²⁸, évêque de Rochester, est devenu président. Warham²⁹, archevêque de Canterbury, lui procure un bénéfice dans le Kent, vite converti en rente annuelle. Il met à profit ces années-là pour préparer l'édition du *Nouveau Testament* et pour s'engager à fond dans la patristique (saint Jérôme, saint Augustin, Chrysostome, Basile, Athanase, etc.), en commençant par une édition des œuvres de saint Jérôme, celui des Pères de l'Église dont Érasme se sent le plus proche et dont il rédigea une biographie. De Londres, il noue des relations avec le grand imprimeur de Bâle, Jean Froben³⁰ qui s'assurera l'exclusivité de toutes les œuvres de l'humaniste, prêtes et à venir. En 1514 il sera accueilli à Bâle, après un séjour dans les Pays-Bas du sud et une remontée exaltée du Rhin qu'il évoquera comme "la lumière de la vie". De même qu'il avait apprécié à Venise le cercle

des érudits qui gravitaient autour de l'atelier d'Alde, de même dans cette dynamique cité rhénane, dotée depuis peu d'une grande université et située au carrefour d'importantes voies économiques, il se fera non seulement des amis - les Froben, les Amerbach, le peintre Holbein, l'Alsacien Beatus Rhenanus et d'autres - mais aussi de précieuses relations de travail (ce sont souvent les mêmes), tels ces jeunes gens ou *famuli*³¹ - qui transcrivent ses textes, font des courses pour lui procurer des manuscrits, contre quelques leçons du maître, le gîte et le couvert -, ou bien encore ces savants hébraïsants, comme Capiton, qui l'initie à l'hébreu.

La situation politique s'améliorant en Europe dans les années 1515-1516 - qui voient l'accession au trône de France du jeune François Ier et à celui d'Espagne du duc Charles dont Érasme venait d'être nommé conseiller -, l'humaniste, de retour au Brabant, profite de la conjoncture pour rédiger des ouvrages pacifistes, de circonstance, certes, mais aussi de portée universelle. On en retiendra surtout l'*Institutio principis christiani*³² (ou "Éducation du prince chrétien") (1516), que lui a suggéré d'écrire le chancelier de Brabant, Jean Le Sauvage, qui cherchait à renforcer les chances de paix entre les deux nations. En une dizaine de chapitres, Érasme livre un véritable manuel d'éducation complète du prince chrétien, qu'il s'agisse de sa formation intellectuelle, morale ou politique, sans oublier la religion qui est au cœur même de cette éducation.

Mais la paix ne sera que de courte durée et donnera vite raison à la prosopopée qu'il intitule "La Complainte de la Paix", chassée de toutes parts (*Querela Pacis*, 1517)³³. D'autres orages menacent l'Europe, dont les effets sont encore sensibles plus de quatre siècles après avoir éclaté en Allemagne, puis, de proche en proche, dans la plupart des pays d'Europe septentrionale et centrale : la violente contestation de l'Église romaine et de ses abus sous la bannière de Luther³⁴ et, de façon plus générale, par la Réforme, quand d'autres esprits s'attaqueront au dogme, aux pratiques du catholicisme ou au "papisme". On connaît la formule selon laquelle Érasme aurait "pondu les œufs que Luther a couvés" : elle reflète à peu près la réalité. Les relations entre Érasme et l'ancien moine augustin qu'était Luther ont commencé par être fort bonnes : tous deux souhaitaient un retour aux sources de l'Évangile ; tous deux critiquaient la scolastique stérile ; tous deux appelaient de leurs vœux une réforme profonde de l'Église ; tous deux combattaient le trafic des indulgences. Mais après la rupture de Luther avec Rome, son excommunication et les excès de toutes sortes, en paroles et en actes, des plus radicaux de ses disciples, Érasme se sentait dans l'obligation de réviser ses positions. La révision était d'autant plus urgente que les représentants les plus qualifiés de l'Église romaine le poussaient, sinon le contraignaient, à "choisir son camp" sans ambiguïté. Ce sera chose faite, non sans réticences, de la part du pacifique Érasme, qui plaçait l'amour du Christ et la fraternité des Chrétiens au-dessus des dogmes, même les plus vénérables, comme celui de l'Eucharistie ou du péché originel, et qui s'interdisait de poursuivre personnellement un hérétique. La rupture définitive sera consommée en 1524, par la publication à Bâle du traité du libre-arbitre (*De libero arbitrio*)³⁵ où il défend la thèse de la liberté humaine et de la coopération de l'homme avec Dieu, dans l'aspiration de la créature au salut, et par la cinglante réplique de Luther en 1525 dans sa thèse du serf-arbitre (*De servo arbitrio*)³⁶, qui fait de l'homme l'esclave du péché et que seule la volonté impénétrable de Dieu peut arracher à sa misère fondamentale.

Parallèlement à ses écrits théologiques et à des livres portant sur des aspects particuliers de la "philosophie du Christ" qui retiendront son attention dans les dernières années de sa vie, (la *Préparation à la mort*³⁷, *L'interdiction de manger de la viande*³⁸, *La manière de se confesser*³⁹ etc.), Érasme poursuit ses éditions et ses traductions des "anciens" et des Pères de l'Église, révisé sa traduction du *Nouveau Testament*, publie et enrichit d'une édition à l'autre son recueil de *Colloques*⁴⁰, l'une de ses œuvres maîtresses, composée de dialogues vivants entre deux ou plusieurs personnages et qui, sous couvert de textes à l'usage de la jeunesse estudiantine, aborde avec hardiesse et franc-parler les problèmes sociaux,

politiques, économiques, pédagogiques, religieux, voire médicaux les plus brûlants du moment.

Lorsque, épuisé par la maladie, bouleversé par les guerres qui se rallument de plus belle en Europe, le Sac de Rome en 1527, l'invasion de la Hongrie par les Turcs, le siège de Vienne en 1530, déçu par les échecs répétés des tentatives de réconciliation entre tous les "frères séparés" d'avec l'Église de Rome, Érasme revient pour mourir à Bâle où il compte tant d'amis, il aura accompli une tâche véritablement herculéenne. Mais ce ne sera que petit à petit, et en dépit d'éclipses et de la censure catholique qui mettra à l'index la totalité de ses œuvres (comme l'Index romain de 1559 promulgué par le pape Paul IV), que l'on en viendra à vérifier la prédiction de son ami Colet : "Nomen Erasmi nunquam peribit" : le nom d'Érasme ne périra jamais.

Le précepteur de l'Europe

Si vaste, si variée dans son contenu comme dans sa forme, si différente souvent de la première à la dernière édition parue de son vivant, se présente l'œuvre d'Érasme - la première édition de ses *Opera omnia*, parue à Bâle chez Froben en 1540, comporte dix grands in-folio, et l'édition critique d'Amsterdam, en cours de publication, comptera plus de 50 volumes - qu'il est bien malaisé de lui trouver un point focal ou un axe directeur. On pourrait, certes, se reporter au catalogue qu'Érasme lui-même avait dressé de ses œuvres en 1523 et qu'il destinait à son ami Jean Botzheim⁴¹ ou encore à celui qu'il avait complété sept ans plus tard à l'intention de Hector Boèce⁴². On y opérerait des regroupements tels que les envisageait Érasme lui-même : par exemple, le premier volume rassemblerait les œuvres traitant de l'éducation, le troisième sa correspondance, le cinquième les écrits relatifs à la piété et à la religion⁴³, le sixième entièrement consacré à sa traduction du *Nouveau Testament* assortie de ses *Annotations*, le huitième comprendrait les *Apologies*, plaidoyers "pro domo" qu'il eut à rédiger en riposte aux attaques dont il fut la cible de la part d'adversaires et d'ennemis déclarés ou déguisés, qui lui faisaient grief de la hardiesse de ses positions philosophiques et théologiques sur le mariage, le culte des saints et de la Vierge, le rejet de la Vulgate, etc.

En fait, on pourrait dire sans exagération que toutes les œuvres d'Érasme, et à travers elle tout le combat qu'il a livré sa vie durant par la parole et par la plume - les deux seules armes qu'il consentait aux humains - sont une défense et illustration de l'éducation libérale. Érasme éducateur, ou, comme j'aime à dire, précepteur de l'Europe⁴⁴ (comme son ami le luthérien Mélanchthon⁴⁵, proclamé "précepteur de l'Allemagne") : tel il nous apparaît aujourd'hui dans sa gloire.

Certes, de nombreux d'ouvrages d'Érasme portent explicitement, dans leur titre et leur contenu, sur l'éducation et forment le premier volume de son *Catalogus Lucubrationum* de 1523 et de 1530 : le *De ratione studii* (ou "Plan des études")⁴⁶ (1512), composé à la demande de John Colet qui venait d'ouvrir à Londres une école latine d'esprit nouveau ; le *De pueris instituendis* [De l'éducation des enfants]⁴⁷ (1529), destiné au jeune prince Guillaume, duc de Clèves ; l'*Institutio principis christiani* [L'éducation du prince chrétien] (1516), dédié au jeune Charles de Habsbourg ; l'*Institutio christiani matrimonii* ou [Institution du mariage chrétien] (1526), un poème intitulé *Institutum hominis christiani* [Institution de l'homme chrétien] (1514). On peut rattacher à cette série des ouvrages conçus et rédigés à l'origine pour l'instruction de ses élèves, et dont la publication, plus ou moins longtemps après, devait servir à l'éducation de toute la jeunesse européenne, grâce aux relais constitués dans tous les pays par les maîtres d'école qui pouvaient se procurer telle ou telle édition ou adaptation, mais aussi grâce aux imprimeurs qui apportaient ses ouvrages aux grandes foires annuelles ou bisannuelles, comme celle de Francfort. Dans cette catégorie on peut ranger des œuvres comme le *De duplici copia verborum ac rerum*⁴⁸ [La double abondance des mots et des

choses] qui traite des figures de rhétorique, des usages grammaticaux et syntaxiques, de la stylistique et de l'élégance latine ; le *De conscribendis epistolis*⁴⁹ [Sur l'art de composer des lettres], manuel passionnant sur l'art d'écrire, inspiré des meilleures sources de la latinité ancienne (Cicéron, Pline le Jeune, Sénèque) ou moderne (Politien, Vergerio, Filelpe) et que l'on peut mettre en relation avec l'abondante correspondance d'Érasme (plus de 3.000 lettres conservées d'Érasme et de ses correspondants)⁵⁰ le *De recta Latini Graecique sermonis pronuntiatione*⁵¹ [Sur la prononciation correcte du latin et du grec], qui, traitant d'un problème philologique et culturel, amorce une véritable étude de philologie comparée ; la traduction latine de la "Grammaire" du Grec byzantin Théodore Gaza, faite en collaboration avec l'Anglais William Lily⁵² ; toutes ses traductions de Lucien de Samosate⁵³, dont un grand nombre consiste en "déclamations", c'est-à-dire des exercices rhétoriques portant sur un sujet de pure fantaisie, et que l'on donnait en modèles aux élèves. On peut encore ranger dans cette catégorie d'ouvrages de rhétorique à finalité explicitement éducative (même si Érasme en profite pour glisser ici ou là une remarque ironique sur tel individu ou telle institution) les *Parabola sive similia*⁵⁴ [Comparaisons ou similitudes] composées de plusieurs centaines de textes brefs d'auteurs grecs et latins (essentiellement Plutarque, Pline l'Ancien et Sénèque) et mettant en relief des comparaisons empruntées à deux ordres de réalité ou de signification généralement fort éloignés l'un de l'autre (comme celle-ci, tirée de Sénèque : tel navire est grand sur un fleuve qui est petit sur la mer ; ainsi, tels passent ici pour médiocres qui sont jugés ailleurs remarquables). On rattachera à cette même catégorie son dialogue du "Cicéronien" (le *Ciceronianus*)⁵⁵, véritable dialogue sur le style et sur l'imitation en matière littéraire, mais, plus profondément, réflexion très poussée sur la culture et l'adaptation d'une tradition culturelle à un nouveau type de civilisation. Enfin - mais la liste pourrait s'allonger - le court texte de 1530, intitulé *De civilitate morum puerilium*⁵⁶ [Sur la civilité des mœurs puériles], que l'on peut considérer comme le premier en date, en Europe occidentale, des traités d'éducation hygiénique, morale et pratique des très jeunes enfants : on y voit le célibataire-prêtre se pencher sur des questions apparemment aussi futiles que l'art de se moucher, de couper son pain, de s'habiller ou de se déshabiller ! C'est que, pour lui, l'éducation forme un tout, comme l'indique le titre même de son livre : *De pueris statim ac liberaliter instituendis* [Il faut éduquer de manière libérale les enfants dès leur plus jeune âge], titre aussitôt assorti du programme même de cette éducation : "ad virtutem et bonas litteras instituendi" (pour leur faire acquérir la vertu et la culture littéraire).

L'évocation de ces seuls titres justifierait assez que l'on dise d'Érasme qu'il se voulait ou était le précepteur de l'Europe. Mais on peut pousser plus loin en montrant que toute l'œuvre d'Érasme est unitaire *dans* sa diversité⁵⁷ et que le commun dénominateur de tous ses écrits, le point de convergence de tous ses efforts reste l'éducation. J'évoquerai ici un fait que l'on jugera peut-être paradoxal, mais que confirme assez souvent l'histoire de l'éducation : ce maître d'école de l'Europe, qui eut lui-même à plusieurs reprises la charge de l'éducation de jeunes gens - à Paris, à Cambridge, en Italie, notamment à Sienne, sans parler de l'éducation de son filleul à Bâle, du fils de son ami Jean Froben, à Louvain - n'aimait guère ce métier, et il ne semble pas qu'il ait été un maître bien talentueux. On le comprendrait mal si Érasme avait eu affaire à des adolescents intelligents et travailleurs. Mais quand il se heurtait à des réticences persistantes - et c'était le cas de son filleul à qui il a pourtant dédié une édition de ses *Colloques*⁵⁸ -, il avait l'impression de perdre son temps et pensait qu'il rendrait davantage de services à l'éducation de la jeunesse en rédigeant des ouvrages qui seraient rapidement diffusés à travers l'Europe, qu'en consacrant de précieuses heures à vouloir élever le niveau moral et intellectuel de quelques esprits rétifs. Ajoutons qu'il ne tentait pas grand chose pour se concilier la faveur du commun de ses élèves : en Angleterre il se refusait, même en dehors des cours, à parler l'anglais qu'il n'avait jamais voulu apprendre. Nous dirions aujourd'hui que le tempérament d'Érasme était davantage celui d'un chercheur que d'un enseignant ; mais il

fut, par ses écrits, un excellent conseiller pédagogique et un excellent théoricien de la pédagogie pratique. En effet, les méthodes exposées dans ses principaux ouvrages d'éducation sont d'une étonnante modernité, non seulement dans son contexte historique, par la rupture qu'il a opérée avec les méthodes scolastiques du Moyen-Age, fondées sur le "par cœur" et l'imitation servile de modèles considérés comme intouchables, mais même dans une perspective actuelle d'éducation. De ces méthodes, je donnerai pour exemple l'apprentissage progressif de l'"invention" littéraire et de l'acquisition d'un style personnel, par la pratique d'auteurs divers et l'exercice de l'esprit critique à leur égard, fussent-ils Platon ou Cicéron ; la préférence donnée à l'enseignement individualisé plutôt qu'à l'enseignement collectif qui ne tient nul compte des différences de caractère ou d'aptitudes des apprenants ; le recours à l'émulation lors d'exercices proposés à un groupe d'enfants ou de jeunes gens, au terme desquels les meilleurs se détacheront sans triomphalisme ; l'abolition de ces méthodes barbares ou stupides (souvent les deux à la fois) consistant à frapper un enfant bavard ou négligent ou à coiffer d'un bonnet d'âne le dernier de la classe pour l'humilier devant ses condisciples.

Il faudra naturellement se garder de soutenir à l'excès l'idée de l'actualité pédagogique d'Érasme : les temps ont bien changé depuis le XVI^e siècle comme ont changé les conditions et les objectifs de l'éducation. Le latin n'est plus la base de l'enseignement, ni même l'étude des "humanités" comme on disait naguère. Les sciences "dures" comme les mathématiques, la physique ou la biologie - sans parler de l'électronique ou de l'informatique - ont recomposé le paysage culturel, social, économique, voire politique de notre monde. Le temps n'est plus où Érasme pouvait écrire négligemment, songeant à l'intérêt de l'élève pour l'arithmétique : "Il suffira qu'il y ait goût!"⁵⁹ Si l'on pense à l'éducation des filles et au rôle des femmes dans nos sociétés modernes, la différence est de taille : malgré des idées assez avancées sur les femmes et le mariage, Érasme partage l'avis de tous ses contemporains, pédagogues compris (comme l'Espagnol Juan Luis Vives⁶⁰ ou l'Anglais Thomas Elyot⁶¹) qui veut que la jeune fille n'a pas besoin d'une éducation intellectuelle poussée puisque son destin est de se marier, d'avoir des enfants et d'entretenir la maison, ou bien d'entrer au couvent. Il admire cependant Magdalène, la femme instruite de l'un de ses colloques⁶², qui donne avec vivacité la réplique à Antronius, abbé stupide et antiféministe. Érasme fait souvent l'éloge de ces "viragines" qui ont su se hisser à un haut niveau de culture, comme la vénitienne Cassandra Fedele ou Margaret, la fille aînée de Thomas More.

Dernier point à évoquer, celui qu'en termes modernes on appellerait la démocratisation de l'enseignement, autrement dit l'accès de tous les enfants à l'instruction et à l'éducation. Au temps d'Érasme, seule une très faible minorité d'enfants et de jeunes gens y parvenait. Érasme préférerait l'éducation à domicile, aux soins d'un précepteur soigneusement sélectionné par les parents. Quand on lui demandait : "Que ferez-vous des enfants pauvres?", il répondait en citant Térence : "Quand on ne peut pas faire ce que l'on veut, on fait ce que l'on peut". Il sentait bien qu'il y avait là un problème, et sa jeunesse tourmentée lui rappelait de façon aiguë toutes les difficultés que même des enfants doués rencontraient avant de pouvoir s'imposer.

Eduquer la jeunesse signifie pour Érasme éduquer l'homme, si tant est - et il le croit profondément - que le devenir de l'homme et la qualité de sa vie dépendent en grande partie de la formation qu'il a reçue dans sa jeunesse. "L'homme ne naît pas homme, il le devient", dit avec force une formule du *De pueris*⁶³, par laquelle Érasme veut différencier l'homme de toutes les autres créatures : un chien reste un chien et un chêne un chêne, car ils sont seulement ce dont la nature les a dotés, une fois pour toutes. L'homme, en revanche, par la raison que Dieu lui a accordée quand il le créa, peut améliorer sa nature primitive : l'éducation y pourvoit, à condition que celle-ci soit *libérale*, c'est-à-dire qu'elle s'appuie sur le libre-arbitre de l'homme (même l'enfant en est pourvu) et que le précepteur ait la sagesse et l'habileté de recourir à la persuasion et à la douceur plutôt qu'à l'imposition brutale de préceptes et de dogmes.

Souvent rééditées et traduites, les œuvres d'Érasme ont suscité, de son vivant même, un véritable réseau européen d'érasmisme qui s'étend de Londres à Cracovie, d'Anvers à Alcalá de Henares, de Paris à Strasbourg, de Nuremberg à Naples avec pour centre Bâle. Le prince de l'humanisme était véritablement le précepteur de l'Europe.

Éducateur, conseiller pédagogique des maîtres d'école de son temps, Érasme s'est fait, par vocation mais aussi au gré de circonstances qui sollicitaient son engagement, le théoricien tout à la fois d'une philosophie politique fondée sur la paix et la protection du peuple par son prince, d'une éthique religieuse relative à la condition de la femme, et d'une théologie rénovée, fondée sur une interprétation scrupuleuse de l'Évangile et sur la rhétorique mise au service de la fonction de prédicateur. Examinons ces trois aspects de la vocation pédagogique d'Érasme.

Le novateur pacifiste

Militant de la paix⁶⁴, livrant en toutes circonstances "la guerre à la guerre", persuadé, comme il le répète sans cesse, qu'il n'y a pas de guerre juste, Érasme a trouvé, dans la période tourmentée qu'il a traversée au cours de son existence - même s'il s'est toujours arrangé pour fuir les régions menacées ou ravagées par la guerre - de multiples exemples pour étayer ses thèses. Celles-ci sont simples, trop simples peut-être diraient des politiciens inspirés de Machiavel. Elles peuvent se résumer en quelques points, qui sont rassemblés dans l'*Institutio principis christiani*⁶⁵.

LE PRINCE CHRÉTIEN

Érasme ne saurait envisager de prince autre que chrétien dans cette Europe qui ne dit pas encore son nom ou qui, si elle le dit, ne lui donne encore aucun contenu politique. Même l'Empire des Habsbourg, qui occupe territorialement une grande partie du continent européen et qui a le pas sur tous les royaumes, n'était pas en mesure d'imposer une unité fédératrice. Non seulement l'Empereur n'a pas la maîtrise de ses propres territoires - notamment des villes dites d'Empire, sans parler de la mosaïque de peuples et de nations qui se détestent cordialement et qui n'attendent qu'une occasion pour en "découdre" - mais il doit surveiller en permanence ses puissants rivaux, candidats potentiels à l'Empire, comme François Ier ou le roi d'Angleterre. Pour Érasme et ses contemporains, l'Europe c'est avant tout la Chrétienté. Même quand elle sera déchirée par le schisme luthérien et le passage de territoires entiers dans le camp de la Réforme, elle demeurera terre de chrétienté, par opposition à la puissance ottomane dont l'expansion en Europe orientale et centrale fait peser une lourde menace sur la chrétienté. Pacifiste, Érasme est cependant conscient des limites de son pacifisme. Tout en enseignant et en écrivant - dans la *Complainte de la Paix*, l'adage *Dulce bellum*⁶⁶, le colloque *Militaria*⁶⁷, ou dans ses lettres aux princes européens - que la guerre fait autant, sinon plus de mal aux vainqueurs qu'aux vaincus, que les victimes, dans n'importe quel camp, se dénombrent toujours parmi le petit peuple et jamais, ou presque, parmi ceux qui ont déclenché les hostilités, il admet néanmoins des cas de légitime défense : c'est le sens de la réponse qu'il donne en 1530 au juriste allemand Rinck, qui l'avait consulté sur la question de savoir s'il fallait ou non faire la guerre aux Turcs, déjà maîtres d'une grande partie de la Hongrie et qui campaient aux portes de Vienne. Cette lettre se présente sous forme d'un commentaire du psaume 28 de David⁶⁸ qui exalte les vertus de la paix [... Yahvé ma force et mon bouclier, en lui mon cœur a foi ... Yahvé, force pour son peuple, forteresse de salut pour le messie ...]. Cela laisse entendre que, pour le chrétien Érasme, le problème de la guerre et de la paix est fondamentalement religieux, plus particulièrement chrétien, et n'est politique que subsidiairement. Si, après avoir épuisé toutes les ressources de la diplomatie ou consenti

toutes les concessions compatibles avec la liberté, la dignité et la sauvegarde des valeurs fondamentales de son peuple, un prince se voit encore directement menacé par un ennemi brutal et intraitable, il peut alors se défendre par les armes ; c'est même pour lui un devoir car il doit protéger ses sujets, tout comme il doit défendre leurs biens spirituels et matériels. Mais il ne doit pas se battre "en Turc", les chrétiens étant tenus de s'imposer des limites, même dans la guerre : respect des populations civiles, traitement humain des prisonniers, refus de toute action barbare ou dégradante. En d'autres termes, la guerre ne sera jamais totale, de courte durée s'il se peut, avec un minimum de sang versé. Utopie, penseront certains, à preuve, diront-ils, les atrocités perpétrées au cours même de ce XXème siècle et de notre XXème siècle finissant qui bafouent à l'évidence le vœu érasmien d'humanisation de la guerre. Voire! Ce serait tenir pour nuls les efforts déployés depuis des siècles par les théoriciens juristes comme Grotius ou Puffendorf qui ont élaboré les droits de la guerre et de la paix, par la Croix-Rouge Internationale, la Société des Nations, l'Organisation des Nations Unies, l'UNESCO, sans parler des associations humanitaires ou caritatives, que de faire de l'adage "l'homme est un loup pour l'homme" la loi qui régit les rapports entre les hommes et les nations.

Mais là où l'on redécouvre la foi éducative d'Érasme, c'est dans son analyse des principales causes des conflits : il pense en effet que mieux vaut prévenir que guérir. Les causes qu'il dénonce sont multiples et généralement d'ordre psychologique : l'ambition d'un souverain, avide de gloire militaire, désireux d'étendre son territoire ; la faiblesse d'un prince, incapable de résister à des conseillers sans scrupules, avides et ambitieux, qui le flattent à l'envi ; une injustice ancienne, jamais oubliée, et que la soif de vengeance entend transformer en revanche écrasante. A ces raisons d'ordre psychologique, qu'Érasme impute aux passions diaboliques ou aux instincts non maîtrisés par la raison ou par la pratique de la piété chrétienne, s'ajoute le poids des traditions historiques : par exemple celle des mariages dynastiques⁶⁹. Au lieu d'épouser une jeune fille noble de son pays, le prince contracte mariage au-delà des frontières nationales afin de s'assurer une maîtrise sur des peuples, des territoires ou d'éviter des conflits prévisibles. Or c'est tout l'inverse d'une bonne politique, car les peuples ne concluent pas aussi facilement alliance avec des hommes et des femmes qui ne parlent pas leur langue, qui s'habillent ou se nourrissent différemment, ou qui n'ont pas les mêmes croyances. En un mot, le prince - c'est-à-dire tous les princes d'Europe - doit suivre l'enseignement de l'Évangile, dont, nous dit-il, l'ensemble des préceptes se ramène à deux, voire à un seul : paix et concorde⁷⁰.

La condition de la femme

Les conseils d'Érasme sur l'éducation de la femme, aux différents stades de son existence, dans ses conditions successives (jeune fille, épouse, mère de famille, veuve) ou selon la classe sociale à laquelle elle appartient, sont dispersés à travers une bonne partie de ses œuvres, notamment dans *L'Éloge de la Folie*, les *Colloques* (dont cinq ou six traitent du problème du mariage⁷¹, de la liberté de choix, de la vocation religieuse, du divorce, etc.), *l'Éloge du mariage*⁷², *l'Institution du mariage chrétien*⁷³, et la *Veuve chrétienne*⁷⁴. En ces temps de mutations sociales et religieuses, le problème de la femme et de son mariage était à l'ordre du jour. Tandis que l'humaniste Agrippa de Nettesheim proclamait la "précéllence" de la femme sur l'homme (mais son ouvrage⁷⁵ relevant du genre "déclamation", on peut se demander quelle part de sérieux l'auteur avait mis dans cet exercice de rhétorique) et que Marguerite de Navarre écrivait son *Heptaméron*⁷⁶, des théologiens continuaient à soutenir la thèse décrétant que l'état le plus noble de la femme était celui de vierge, et, mieux encore, celui de vierge consacrée à Dieu. Ces mêmes théologiens affirmaient qu'une veuve ne pouvait pas se remarier, même si le droit canon ne s'y opposait pas absolument, car elle ne pouvait appartenir à deux hommes. Tel n'était évidemment pas l'avis d'esprits avancés comme Érasme, qui pouvait,

entre autres exemples, songer à Thomas More qui s'était remarié avec une veuve⁷⁷. Quant à l'état de virginité, il estimait qu'il était plus moral et spirituel que physique, et il ne pensait pas qu'une jeune fille qui entre au couvent par suite de pressions familiales ou sociales, mènerait une vie plus édifiante qu'une jeune femme qui aurait épousé un homme par inclination.

Cette question du mariage et de sa préparation le préoccupe vraiment. Certains y verront peut-être la persistance de cette blessure que la situation de ses parents et les circonstances de sa propre naissance lui avaient infligée. Lecteur de Galien, d'Hippocrate, des *Moralia* de Plutarque, préoccupé par les questions d'hygiène corporelle, alimentaire, vestimentaire et s'inscrivant dans la tradition de l'école médicale de Salerne, Érasme affirme souvent qu'une bonne santé physique et morale ne s'acquiert pas à partir de la naissance de l'enfant, mais à des années de distance en amont, au cours de l'éducation de ses futurs parents. Ni lui ni aucun de ses contemporains n'avait idée de ce que l'on appellera au XIXe et au XXe siècles la génétique ; mais il avait l'intuition de l'étroite dépendance du caractère et des traits physiques d'un individu par rapport à sa double ascendance. Il développe aussi, dans une interprétation personnelle de la première *Épître aux Corinthiens*⁷⁸ de saint Paul, d'intéressantes idées sur les rapports entre le mariage et la sexualité, dont il affirme le caractère naturel et innocent, à la différence des Pères de l'Église dont la misogynie est souvent féroce.

Pour sa part, Érasme se fera conseiller matrimonial, écrivant, par exemple, un *Éloge du mariage*⁷⁹, que ses adversaires interprétèrent aussitôt comme un défi à l'institution monacale, et une attaque contre le célibat. Il aura beau se défendre, prétendant que cet *Éloge* est un simple exercice de rhétorique et d'argumentation, et qu'il a composé, en parallèle, une "Épître contre le mariage"⁸⁰ avec des arguments opposés : le lecteur n'est pas dupe, non seulement parce que l'éloge occupe beaucoup plus de place que la critique, mais surtout parce qu'on y sent une volonté de persuasion que l'on ne trouve pas dans l'exercice opposé.

Le professeur de théologie

Éducateur de la femme et de la famille, à défaut d'en avoir fondé une, Érasme s'est voulu aussi professeur de théologie des futurs prédicateurs. Dans plusieurs textes, mais surtout dans les préfaces qu'il a données à ses diverses éditions du *Nouveau Testament*, ou à celle de l'*Enchiridion* de 1518 connue sous le nom de *Lettre à Paul Volz*⁸¹, dans sa *Manière de se confesser* et ailleurs, il définit les règles d'une théologie nouvelle. Pour lui - qui "décrocha" à la sauvette son bonnet de docteur à l'Université de Turin -, la théologie n'est pas une science réservée aux seuls spécialistes⁸². Certes, elle nécessite de la part de celui qui veut "parler de Dieu" un certain nombre de connaissances, il doit être versé dans l'étude de la patristique, être au courant de l'histoire de l'Église et des grands conciles qui ont peu à peu façonné son visage. Mais Érasme pense surtout - et c'est là qu'il est révolutionnaire - que le simple fidèle, pourvu qu'il s'imprègne des Évangiles et mette leurs préceptes en pratique, peut se faire en quelque manière théologien. Que les savants "disputent" des dogmes, soit ; mais le *credo* du bon chrétien tient avant tout à sa foi, à son amour de Dieu et des hommes et à sa croyance en la vie éternelle à laquelle tous ses efforts en ce monde-ci doivent tendre. C'est ce qu'Érasme développe dans sa *Confabulatio pia*⁸³ [Pieux entretien], *colloque* où il fait dialoguer le petit Erasmus, son filleul, avec un autre enfant, Gaspar.

ERASMIUS : "Qu'est-ce donc que la religion?"

GASPAR : "C'est le culte de Dieu dans sa pureté, et l'observation de ses préceptes."

ERASMIUS : "Quels sont-ils?"

GASPAR : "C'est long à dire, mais pour me résumer, ils tiennent en quatre points."

ERASMIUS : "Lesquels?"

GASPAR : "Avoir d'abord un sentiment de piété à l'égard de Dieu et des saintes Écritures, et ne pas éprouver envers lui la crainte que vous inspirerait un maître, mais bien l'amour du plus profond du cœur pour le plus bienveillant des pères. En second lieu, protéger l'innocence avec un soin extrême. Troisièmement, pratiquer la charité, c'est-à-dire rendre service à chacun, selon les circonstances. Quatrièmement, conserver son aptitude à tout supporter."

Certes, pour la formation du prédicateur, du prêtre, du professeur de théologie, ces préceptes, pour fondamentaux qu'ils soient dans la perspective de l'Évangile, ne sont pas suffisants. C'est pourquoi l'humaniste préconise constamment l'étude des langues, entendons les trois langues nourricières : le latin, le grec et l'hébreu, faisant de l'apprenti théologien un philologue expérimenté. Mais, à la différence du commentateur ou du traducteur des auteurs profanes, dont les textes ne sont pas marqués par l'inspiration divine, le commentateur des textes sacrés doit prendre conscience de la richesse et de la multiplicité des sens de l'Écriture⁸⁴ ; d'où la recommandation de suivre dans la lecture des Évangiles la doctrine des quatre sens héritée du Moyen-Âge : le sens historique ou littéral, le sens tropologique ou moral ; le sens allégorique et le sens anagogique. Fidèle à sa méthode consistant à s'en tenir à l'essentiel, le pédagogue-né qu'était Érasme réduit le plus souvent ces quatre sens à deux, le sens littéral ou historique, le sens allégorique ou spirituel.

Quant au prédicateur, dont le rôle était alors considérable en raison de la masse des fidèles qui se pressaient autour de sa chaire, Érasme a consacré un énorme ouvrage à sa formation spécifique : c'est l'*Ecclesiastes* ou le *De ratione concionandi*⁸⁵ [L'Orateur sacré", ou la "Méthode de la prédication], qui date de 1535. Le philologue et le "philosophe du Christ" se rejoignent, ici encore, dans cette conciliation, qu'il n'a cessé de recommander et de pratiquer lui-même, des lettres profanes et de la littérature sacrée. On peut considérer cette œuvre comme le couronnement de la carrière d'Érasme. Persuadé que la vérité a besoin d'être communiquée et de se transformer en croyance dans l'esprit et dans le cœur même des fidèles⁸⁶, il donne au futur prédicateur tous les conseils que la psychologie des hommes et des foules ainsi que les règles de la rhétorique peuvent rendre efficaces : art de l'argumentation, usage réglé de la métaphore et de l'allégorie, clarté et simplicité des propos, utilisation à bon escient des exemples, recours au pathétique, à l'indignation, à la pitié, etc. Il s'agit là d'un véritable chef-d'œuvre, synthèse de toutes les connaissances et des intuitions du prince des humanistes.

Au terme de ce survol de la vie et de la pensée de cet obscur enfant hollandais, longtemps malmené par l'existence, mais devenu vers l'âge de quarante ou quarante-cinq ans le point de mire de l'Europe, je voudrais surtout souligner la fidélité de l'homme aux principes qu'il s'était fixés : capable de moduler son attitude ou ses propos au gré des circonstances ou des partenaires, il n'a jamais cédé sur l'essentiel ; amateur de la vérité, il n'a jamais voulu appartenir à une quelconque faction, secte ou école qui n'observerait qu'un aspect de cette vérité, au point de rejeter avec humeur l'expression d'"érasmiens" ou d'"érasmistes" qui était parfois accolée à ses partisans. Même si la célèbre formule "Nulli concedo" (je ne cède à personne) de la médaille que Quentin Metsys⁸⁷ avait gravée à son intention, s'appliquait au Dieu Terme, symbole de la mort, je ne pense pas fausser le sens du présent essai en l'appliquant à Érasme lui-même. Mais bien loin d'être une marque d'orgueil, j'y verrais plutôt la devise d'un homme courageux et digne, incapable de dévier du droit chemin. Son grand ami Thomas More avait poussé jusqu'au martyre la fidélité à cette devise. Érasme n'eut pas l'occasion de manifester jusqu'où la fermeté du propos et de la pensée l'aurait conduit s'il s'était trouvé dans la situation de son ami. Mais ce que nous savons de lui, par ses écrits et par les témoignages de ceux qui l'ont bien connu, nous fait rejeter l'image d'un homme de cabinet, du savant frileux, hésitant à prendre position ou à se compromettre. Quand la barbarie déferle sur le monde, le courage ne consiste-t-il pas souvent à refuser de s'engager dans un camp, et à

crier sur tous les tons : "Halte aux barbares! "? C'est ce que fit, en toutes circonstances, l'auteur des *Antibarbari*⁸⁸.

Notes et références

- 1 Jean-Claude Margolin (France). Spécialiste d'Érasme, de la Renaissance européenne et de l'histoire des idées au XVI^e siècle. Auparavant, avait été chercheur à l'Institut national hongrois de l'éducation. Auteur de nombreux ouvrages et articles, dont la bibliographie a été établie et publiée par ses étudiants : Dr Mészáros István Apáczai-dijas neveléstörténész szakirodalmi tevékenységének bibliográfiája [Bibliographie des travaux professionnels du Dr István Mészáros, lauréat du prix Apáczai], Budapest, 1992.
- 2 Il existe plusieurs monographies relativement récentes auxquelles nous renvoyons le lecteur : J.C. Margolin, *Érasme par lui-même*, Paris, Le Seuil, 1965 ; P. Mesnard, *Érasme ou le christianisme critique*, Paris, Seghers, 1969 ; L.E. Halkin, *Érasme et l'humanisme chrétien*, Paris, Classiques du XXe siècle, 1969 ; L.E. Halkin, *Érasme parmi nous*, Paris, Fayard, 1987 (trad. allemande, italienne, anglaise) ; C. Augustijn, *Erasmus von Rotterdam. Leben, Werk, Wirkung*, Munich, C.H. Beck, 1986 (version originale en hollandais, Baarn, 1986).
3. Edition originale : Louvain, 1516.
4. Première édition (il y en aura cinq, chacune comportant de nombreux changements) : *Novum Instrumentum*, Bâle, Froben, 1516.
5. Voir le texte dans la *Paraclesis*, traduction française dans *Érasme, Œuvres choisies*, J. Chomarat (dir. publ.), Paris, Hachette, 1991, p. 451.
6. Voir J.-P. Vanden Branden, "Le *corpusculum* d'Érasme", dans *Actes du Colloque international Érasme (Tours, 1986)*, Etudes réunies par J. Chomarat, A. Godin et J.C. Margolin, Genève, Droz, 1990, p. 215-231.
7. Sur ce personnage, comme sur tous les contemporains d'Érasme qui ont laissé un nom dans l'histoire, voir *Contemporaries of Erasmus*, P. Bietenholz (dir. publ.), Toronto, University Press, 1985-1987. Sur William Blount, Lord Mountjoy, voir t.I, p. 154-156.
8. Sur Colet, voir *Contemporaries ...*, *op. cit.* t.I, p. 324-328.
9. Sur les rapports entre Érasme et More, outre leur correspondance, il existe une abondante littérature. On se contentera de citer ici la revue *Moreana* de l'Abbé G. Marc'hadour, qui compte à l'heure actuelle plus de 100 numéros (Angers, 1963 et années suivantes) et contient de nombreux articles sur ce sujet.
10. Pour une bibliographie des œuvres d'Érasme, voir F. Vander Haeghen, *Bibliotheca Erasmiانا*. Répertoire des œuvres d'Érasme, 3 vol., Gand, 1893 (reproduction photomécanique, Nieuwkoop, B. de Graaf, 1961).
11. *Herculei labores*, ad. 2001 (Leyde, *Opera omnia*. 1703-1706, t.II, col. 707D).
12. Chez Jean Philippi en juin 1500. Voir M. Mann Phillips, *The Adages of Erasmus*, Cambridge, 1964. Edition critique en cours de parution, *Erasmi opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company.
13. Chez Thierry Martens, en 1503. Traduction française par A.J. Festugière, Paris, Vrin, 1971.
14. Voir J. Hadot, "Érasme à Tournehem et à Courtebourne", dans *Colloquia Erasmiانا Turonensia*, Paris, Vrin/Toronto, University Press, 1972, t.I, p. 87-96.
15. Sur Vitrier, voir *Contemporaries ... op.cit.*, t. III, p. 408-409.
16. P.S. Allen, *Opus Epistolarum Desiderii Erasmi Roderodami*, Oxford, Oxford University Press, 1906-1958, t.IV, p. 507-527.
17. Voir J.-P. Vanden Branden, "La Maison d'Érasme et son histoire", dans *Terre d'Europe*, n° 34, juin 1969, p. 47-52.
18. Sur Érasme et Valla, voir J. Chomarat, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, Paris, Belles-Lettres, 1981, p. 225-265. Voir aussi S. Camporeale, *Lorenzo Valla. Umanesimo e teologia*, Florence, Istituto Palazzo Strozzi, 1972.
19. Voir G. Chantraine, "*Mystère*" et "*Philosophie du Christ*" selon Érasme, Namur/Gembloux, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de Namur, 1971.
20. Voir plus haut, n.3.
21. Lorenzo Valla, *Opera omnia*, 2 vol., Bâle, Henri Petit, 1540, t. I, p. 1-235.
22. Voir *Contemporaries ...*, *op.cit.*, t. II, p. 376-380. Voir aussi J.C.H. Lowry, *The World of Aldus Manutius*, Oxford, Basil Blackwell, 1979.

23. Voir entre autres, A. Chastel, "L'ennemi de la magnificence", in *Dix conférences sur Érasme*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1988, p. 161-168.
24. Texte dans W.K. Ferguson, *Erasmii opuscula. A supplement to the Opera omnia*, La Haye, Nijhoff, 1933, p. 38-124.
25. Voir l'édition critique de C.H. Miller, *Erasmii opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, IV-3, 1979.
26. *Moria = stultitia* (folie).
27. Voir D.F.S. Thomson et H.C. Porter (dir. publ.), *Erasmus and Cambridge*, Toronto, Toronto University Press, 1963.
28. Voir *Contemporaries ...*, *op. cit.*, t. II, p. 36-39.
29. *Ibid.* t. III, p. 427-431.
30. *Ibid.* t. II, pp.60-64.
31. Voir F. Bierlaire, *La familia d'Érasme*, Paris, Vrin, 1968.
- 32.. Paru à Bâle chez J. Froben, avril-mai 1516.
33. Bâle, Froben, décembre 1517.
34. La littérature sur Luther est immense. On se contentera de citer ici : Jean Delumeau, *Le cas Luther*, Paris, Desclée de Brouwer, 1983. Du même : *Naissance et affirmation de la Réforme*, Paris, PUF, 1968.
35. Traduction française par A. Godin dans *Érasme*, Paris, Robert Laffont, 1992.
36. *Werke*, édition critique de Weimar, t. 18, p. 600-787.
37. Traduction française de C. Blum, dans *Érasme, op.cit.* 1992.
38. *De interdicto esu carniuum*, Bâle, Froben, 1522, Traduction française : R. Galibois, Montréal, Editions Cosmos, 1971.
39. *Exomologesis sive modus confitendi*, Bâle, Froben, octobre 1524 ; *Erasmii opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, V-1, 1977.
40. Voir F. Bierlaire, *Érasme et ses Colloques : le livre d'une vie*, Genève, Droz, 1977 ; *Les Colloques d'Érasme : réforme des études, réforme des mœurs, et réforme de l'Église au XVIe siècle*, Paris, Belles-Lettres, 1978.
41. P.S. Allen, *Opus Epist., op. cit.*, t. I, p. 1-45 : c'est le *Catalogus omnium Erasmii Lucubrationum*. La lettre à Botzheim figure en tête du premier des douze volumes.
42. P.S. Allen, *op. cit.*, t. VIII, p. 372-377 (Lettre 2283).
43. Voir J. O'Malley, "Grammar and rhetoric in the "pietas" of Erasmus", in *Journal of Medieval and Renaissance Studies*, 18(1), 1988, p. 81-98.
44. Voir notre ouvrage : *Érasme, précepteur de l'Europe*, Paris, Editions F. Bourin (sous presse).
45. Sur Mélanchthon, voir *Contemporaries ...*, *op. cit.*, t. II, p. 424-429.
46. Bâle, Froben, 1529. Voir notre édition-traduction française, Genève, Droz, 1966.
47. Bâle, J. Froben, 1529. Voir notre édition critique, *Erasmii opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, I-2, 1971, p. 1-78.
48. Edition critique de Betty I. Knott, *Erasmii opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, I-6, 1988.
49. Voir notre édition critique, *Erasmii opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, I-2, 1971, p. 153-579.
50. Outre l'édition critique de P.S. Allen déjà citée, voir L. E. Halkin, *Erasmus ex Erasmo*, Ed. Gason, Aubel, 1983.
51. Edition critique M. Cytowska, *Erasmii opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, I-4, 1973, p. 1-103.
52. *De constructione octo partium orationis libellus*, Froben, août 1515.
53. Voir l'édition critique de Chr. Robinson, dans *Erasmii opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, I-1, 1969, p. 361-617. Voir aussi C. R. Thompson, *The Translations of Lucian by Erasmus and St. Thomas More*, Ithaca, Cornell University, 1940.
54. Voir notre édition critique, *Erasmii opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, I-4, 1975, p. 1-352.
55. *Dialogus Ciceronianus sive de optimo genere dicendi*, Bâle, Froben, 1528. Voir l'édition A. Gambaro (avec traduction italienne), *Il Ciceroniano ...*, Brescia, La Scuola, 1965.
56. Bâle, Froben, 1530. Traduction française de A. Bonneau, Paris, Isidore Liseux, 1977.
57. Voir J.C. Margolin, "Unité et diversité dans l'œuvre d'Érasme de Rotterdam", in *Protrepticon*, Milan, 1989, p. 67-80.
58. Voir l'édition critique de L.-E. Halkin (*et alii*), *Erasmii opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, I-3, 1972. La dédicace a Johannes Erasmus Froben est du 14 mars 1522 (p. 123-

- 124).
59. Voir *De recta pronuntiatione*, *op.cit.*, p. 31.
 60. Voir la monographie que lui a consacrée A. Guy, Paris, Seghers, 1972 et *Contemporaries ...*, *op. cit.*, t. III, p. 409-413. Voir aussi C.Noreña, *Juan Luis Vives*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1970.
 61. Voir de T. Elyot, *The Boke named "The Governour"*, Londres, 1531.
 62. *Abbas et erudita*, éd. Halkin, p. 403-408.
 63. "Homines non nascuntur, sed effinguntur", *Erasmi opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, I-2, p. 31, l.21.
 64. Voir notre anthologie, *Guerre et paix dans la pensée d'Érasme de Rotterdam*, Paris, Aubier, 1973.
 65. Voir l'édition critique de O. Herding, *Erasmi opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, IV-1, 1974. Voir aussi P. Mesnard, *L'Essor de la philosophie politique*, Paris, Vrin, 1969, ch.II, p. 86-140.
 66. *Opera Omnia*, Leyde, 1703-1706, t. II, col. 951A sq. Voir le texte latin et sa traduction italienne, dans S. Seidel Menchi, *Erasmus da Rotterdam. Sei saggi politici in forma di proverbi*, Turin, Einaudi, 1980, p. 196-285.
 67. Edition Halkin, p. 154-157.
 68. *Consultatio de bello Turcico*, édition A.G. Weiler, *Erasmi opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, V-3, 1986, p. 1-82.
 69. Voir E.V. Telle, "Érasme et les mariages dynastiques", *Bibliothèque Humanisme et Renaissance*, Paris, Vrin, 1950, t. XII, p. 7-13.
 70. Ce sont les mots mêmes (*pax et unanimitas*) qu'il utilise dans une lettre préface à Jean Carondelet, archevêque de Palerme (P.S. Allen, *Op. Epist.*, *op. cit.*, t. V, n° 1334).
 71. Sur ces colloques philogamiques et sur le problème du mariage chez Érasme, voir E.V. Telle, *Érasme de Rotterdam et le septième sacrement : Etude d'évangélisme matrimonial au XVIe siècle et contribution à la biographie intellectuelle d'Érasme*, Genève, Droz, 1954.
 72. *Encomium matrimonii*. Voir notre édition critique, *Erasmi opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, I-5, 1975, p. 333-416.
 73. *Institutio christiani matrimonii*, *Opera Omnia*, Leyde, 1703-1706, t. V, col. 613-724.
 74. *Vidua christiana*, *ibid.*, col. 723C-766E.
 75. *De nobilitate et praecellentia foeminei sexus ...*, Anvers 1529 (voir aussi l'édition et la traduction française d'Antonioli et alii, Genève, Droz, 1990).
 76. Voir l'édition S. de Reyff, Paris, Garnier-Flammarion, 1982.
 77. Voir le portrait qu'Érasme a fait de More dans son cadre familial, dans une lettre du 23 juillet 1519 à Ulrich von Hutten, P.S. Allen, *op. cit.*, t. IV, n° 999.
 78. Voir Paraphrase I Cor VII, 4, où Érasme discute le point de vue de St Augustin, qui fait de l'acte sexuel un péché vénial.
 79. Voir plus haut la note 71.
 80. *Epistola dehortatoria* (voir notre introduction à l'*Encomium matrimonii*, *op.cit.*).
 81. P.S. Allen, *op. cit.*, t. III, n° 858. Traduction française par A.J. Festugière, *op.cit.*, p. 67-88.
 82. Voir E.W. Kohls, *Die Theologie des Erasmus*, Bâle, Reinhardt, 1966.
 83. Edition Halkin, *Erasmi opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, I-3, p. 171-181.
 84. Voir H. de Lubac, *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'Évangile*, Paris, Aubier, 1964. L'étude consacrée à Érasme figure dans le 4e volume, p. 427-453.
 85. Voir l'édition critique de J. Chomarat, *Erasmi opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, V-4, 1991, pour les trois premiers livres, et V-4, 1993 pour les trois derniers.
 86. Voir J.C. Margolin, "Érasme et la vérité", dans *Colloquium Erasmianum*, Mons, Centre universitaire de l'Etat, 1968, pp.135-170. Repris dans *Recherches érasmiennes*, Genève, Droz, 1969, pp.45-69.
 87. Voir A. Gerlo, *Érasme et ses portraitistes : Metsij, Dürer, Holbein*, Nieuwkoop, B. de Graaf, 1969. Voir aussi L. Smolderen, "Quentin Metsys, médailleur d'Érasme", dans *Scrinium Erasmianum*, II, édition J. Coppens, Leyde, Brill, t. II, 1969, p. 513-525.
 88. Voir l'édition critique de K. Kumaniecki, *Erasmi opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, I-1, 1969, p. 1-138.

Oeuvres choisies d'Érasme

- Desiderii Erasmi Roterodami Opera omnia*, édition J. Clericus, en 11 volumes, Leyde, 1703-1706. Réédition Hildesheim, Olms, 1962.
- Opera omnia Desiderii Erasmi Roterodami*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, édition critique en cours de publication depuis 1969, 20 volumes publiés à la date de 1992.
- W.K. Ferguson, *Erasmi opuscula. A supplement to the Opera omnia*, La Haye, Nijhoff, 1933.
- P.S. Allen, *Opus epistolarum Desiderii Erasmi Roterodami*, Oxford, Oxford University Press, 1906-1958, 12 volumes.
- F. Vander Haeghen, *Bibliotheca erasmiana*, Gand, 1893.
- Collected Works of Erasmus*, Toronto, University Press, 1974-, édition en cours de publication des œuvres d'Érasme traduites en anglais, 23 volumes publiés à ce jour.
- Werner Welzig, éd. *Erasmus von Rotterdam. Ausgewählte Schriften, lateinisch und deutsch*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1967-1980, 8 volumes.
- Erasmus da Rotterdam. *La Formazione cristiana dell'uomo*. Introduction, traduction, préface et notes de E. Orlandini Traverso, Milan, Rusconi, 1989 (traduction en italien d'ouvrages pédagogiques, religieux et de philosophie politique).
- Literary and Educational Writings*, éd. J. Kelley Sowards, Toronto, University Press, 1985.
- Erasmus da Rotterdam, Il Ciceroniano*, éd. A. Gambaro, texte latin et traduction italienne, Brescia, La Scuola Editrice, 1965.
- The Colloquies of Erasmus*, traduction C.R. Thompson, Chicago, The University of Chicago Press, 1965.
- Érasme, *Œuvres choisies*, traduction de J. Chomarat, Paris, Hachette, 1991.
- Érasme, *Œuvres choisies*, traductions de C. Blum, A. Godin, J.C. Margolin et D. Ménager, Paris, Robert Laffont, 1992.
- Érasme, *Les Colloques*, traduction E. Wolff, Paris, Imprimerie Nationale, 1992, 2 volumes.
- Érasme, *Adagia. Sei saggi politici in forma di proverbi*, traduction en italien de S. Seidel Menchi, Turin, Einaudi, 1980.
- La Correspondance d'Érasme*, traduction française sous la direction de A. Gerlo, Bruxelles, Presses Universitaires, 1967-1984, 12 volumes.
- P. Mesnard, *Érasme. La Philosophie chrétienne*, traduction française de *L'Éloge de la Folie*, du *Traité du libre arbitre*, du *Cicéronien*, Paris, Vrin, 1970.
- J.C. Margolin, *Guerre et paix dans la pensée d'Érasme* (traduction complète ou partielle d'écrits pacifistes), Paris, Aubier, 1973.
- J.C. Margolin, édition et traduction française d'Érasme, *De pueris statim ac liberaliter instituendis*, Genève, Droz, 1966.
- A.J. Festugière, traduction française de l'*Enchiridion militis christiani*, Paris, Vrin, 1971.
- Erasmus, *L'educazione del principe cristiano*, traduction de M. Isnardi Parente, Naples, Morano Editore, 1977.

Quelques lectures sur Érasme

- M. Bataillon, *Érasme et l'Espagne*, 2e édition, Genève, Droz, 1991, 3 volumes.
- F. Bierlaire, *Les Colloques d'Érasme : réforme des études, réforme des mœurs et réforme de l'Église au XVIe siècle*, Paris, Belles-Lettres, 1978.
- J. Chomarat, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, Paris, Belles-Lettres, 1981, 2 volumes.
- Colloque érasmien de Liège*, édition J.P. Massaut, Paris, Belles-Lettres, 1987.
- Colloquia Erasmiana Turonensia*, édition J.C. Margolin, Paris, Vrin et Toronto, University Press, 1972, 2 volumes.
- Colloquium Erasmianum*, édition R. Crahay, Mons, Centre Universitaire de l'Etat, 1968.
- Actes du Colloque international Érasme* (Tours, 1986). Etudes réunies par J. Chomarat, A. Godin et J.C. Margolin, Genève, Droz, 1990.
- J. Etienne, *Spiritualisme érasmien et théologiens humanistes*, Paris, B. Nauwelaerts, 1956.
- L.E.Halkin, *Érasme, sa pensée et son comportement*, Londres, Variorum Reprints, 1988.
- H. Holeczek, *Erasmus deutsch I*, Stuttgart, Fromann Verlag, 1983.
- J. Huizinga, *Erasmus*, New York et Haarlem, H.D. Tjeenk Willink et Zoon, 1924 ; réédité et traduit dans la plupart des langues.
- A. Godin, *Érasme lecteur d'Origène*, Genève, Droz, 1982.
- E.W. Kohls, *Die Theologie des Erasmus*, Bâle, Reinhardt, 1966, 2 volumes.

- E.W. Kohls, *Erasmus oder Luther : Luthers Theologie in der Auseinandersetzung mit Erasmus*, Bâle, Fried. Reinhardt, 1972.
- J. Lecler, *Histoire de la tolérance au siècle de la Réforme*, Paris, Aubier, 1955, 2 volumes.
- B. Mansfield, *Phoenix of his age*, Toronto, University Press, 1979.
- J.C. Margolin, *Recherches érasmienne*, Genève, Droz, 1969.
- J.C. Margolin, *Érasme, le prix des mots et de l'homme*, Londres, Variorum Reprints, 1986.
- P. Mesnard, *L'essor de la philosophie politique au XVIe siècle*, 3e édition, Paris, Vrin, 1969.
- S.A. Nulli, *Erasmus e il Rinascimento*, Turin, Einaudi, 1955.
- N. Petruzellis, *Erasmus pensatore*, Bari-Naples, Adriatica Editrice, 1948.
- R. Pfeiffer, *Humanitas erasmiana*, Leipzig-Berlin, Studien der Bibliothek Warburg, 1931.
- A. Rabil, *Erasmus and the New Testament*, San Antonio, Trinity University Press, 1972.
- A. Renaudet, *Érasme. Sa pensée religieuse d'après sa correspondance (1518-1521)*, Paris, F. Alcan, 1926.
- A. Renaudet, *Études érasmienne (1521-1529)*, Paris, Droz, 1939.
- M.A. Screech, *Ecstasy and the Praise of Folly*, Londres, Duckworth, 1980 (traduction française : *Érasme. L'extase et l'Éloge de la Folie*), Paris, Desclée de Brouwer, 1991).
- S. Seidel Menchi, *Erasmus in Italia (1520-1580)*, Turin, Bollati Boringhieri, 1987.
- E.V. Telle, *Érasme et le septième sacrement*, Genève, Droz, 1954.
- J.D. Tracy, *Erasmus, the growth of a mind*, Genève, Droz, 1972.
- W.H. Woodward, *Erasmus concerning the aim and method of education*, Cambridge, Mass., 1904 (réimpression : New York, Columbia University, 1964).